

SÉBASTIEN BERLENDIS

Seize lacs
et une seule mer

ROMAN

un endroit où aller
ACTES SUD

AU début du mois d'août, une voiture me dépose devant la gare de Zühlsdorf, au nord de Berlin, à trente kilomètres du quartier de Pankow et de son lac central, le Weißer See.

Le wagon vibre des cris et de l'agitation des écoliers de retour de balade ; à l'arrière, un jeune homme seul, chaussures de marche sur les banquettes en faux cuir rouge, sac à dos et tenue de randonnée, descendra au premier arrêt. Je le regarde ouvrir une barrière, traverser le pré, rejoindre un bois ; il installera sans doute son campement au bord d'un coin d'eau que je distingue au loin. Les enfants descendent à leur tour, les saules pleureurs frôlent à plusieurs reprises les vitres et mon visage, et le train de banlieue longe à faible vitesse des lotissements désertés qui me rappellent les *trailer parks* américains. L'été dernier, en Pennsylvanie, à cette même époque, j'avais patiemment photographié ces terrains occupés par des maisons mobiles qui

s'enfonçaient petit à petit dans la terre, à l'écart des grandes métropoles.

Aujourd'hui, le court trajet et les paysages entraperçus font naître en moi le désir de voyager à travers l'Allemagne. J'imagine un voyage lent, en train, en autobus, par les routes secondaires. Ce sera pour un autre été, mon ami Nikolaus m'attend sur le strandbad du Weißer See, la plage aménagée du lac.

Le temps ne presse pas, je flâne sur la Berliner Allee, longue avenue qui se termine à l'entrée du lac et sur laquelle se croisent les familles et leurs jeunes enfants, la foule des étudiants déjà saisis par l'horizon de la nuit, les rails et les lignes des tramways.

Je pénètre de façon mécanique – car c'est une habitude dont je ne cherche pas à me défaire – dans un magasin d'antiquités, j'espère comme toujours un trésor, des vieux papiers, un appareil photo d'un autre temps, un beau dessin crayonné, une belle boîte ; aujourd'hui, un peu avant dix-sept heures, le trésor surgit.

Dans un coin de la pièce, posées à même le sol, sous des morceaux de cadres désassemblés, deux enveloppes à soufflet brun que je n'ouvre pas, des lettres illisibles tant l'encre a pâli, des images éparpillées

au noir et blanc intact, cadrées avec justesse, composées comme des plans de cinéma – elles pourraient être des bouts de pellicules oubliées, des séquences d'un film non monté. Elles décrivent les après-midis de baignades d'une famille berlinoise au cours de l'été 1929. Le nom et la figure d'une femme reviennent souvent, Gisele Helm, visage et corps radieux, elle doit avoir vingt ans au moment des prises de vue. Je déchiffre également le nom d'un lac, le Müggelsee, au sud-est de Berlin.

Devant ce trésor, comment ne pas penser à Louise, à son amour pour le cinéma allemand de cette époque, à ses travaux de recherche qui interrogeaient ces années-là. Je ramasse l'ensemble et avant de monnayer son prix, je demande au brocanteur l'origine et l'histoire de ce trésor. J'apprendrai qu'il faisait partie d'un lot plus vaste comprenant des objets, des meubles, des papiers, les restes d'un appartement vidé deux années auparavant.

J'entre dans le parc qui entoure le lac, c'est l'heure des derniers bains, des nappes étalées, des premiers pique-niques qui prolongent ou terminent le jour. Chacun ignore la plage aménagée, et préfère les minuscules aires gazonnées au plus près de l'eau. Les générations se mélangent à l'ombre des noyers noirs, certains corps se dénudent sous les noisetiers

– *de Byzance*, un panneau le précise –, d’autres effectuent quelques mouvements de bras avant d’enchaîner les longueurs, quatre cents mètres répétés plusieurs fois pour les plus sportifs. Et des enfants encore, des chiens partout, des érables, des chênes rouvres de plus de vingt mètres – est-ce le parc des arbres monumentaux –, l’indolence et la joie, deux mots pour dessiner le tableau.

Je poursuis la promenade, découvre de nouvelles bâtisses qui apparaissent à intervalles réguliers et veillent telles des tours de garde l’ovale parfait du lac. La cabane et ses deux pontons, où les barques attendent le lendemain ; plus surprenant, le *Milchhäuschen*, ainsi qu’il est écrit en lettres italiques sur le toit de cette ancienne maison à colombages transformée en laiterie au début du siècle passé et devenue café célèbre – je l’apprendrai par Nikolas – lorsque le parc se trouvait à l’est du Mur. Sur les planches de la terrasse, transats et parasols renversés, l’endroit semble fermé pour l’été, ou en rénovation, je ne parviens pas à savoir. La lumière de fin de jour frappe les larges baies vitrées, dore les murs et les banquettes en cuir, accentue le charme et la désuétude du café.

En face, le strandbad plonge dans la pénombre, il me reste quinze minutes avant de retrouver mon

ami. Un dernier lieu attire mon attention. Caché derrière un haut portail en bois – je peux glisser un œil à travers les lattes disjointes –, un cinéma de plein air, des gradins, des chaises disposées en cercle, un écran en toile blanche tendue. Je souris lorsque je lis la programmation estivale, je comprends qu’il s’agit en partie d’une rétrospective consacrée aux Weisensee Studios, studios de production qui ont permis la fabrication de films allemands importants dans les années vingt, des films expressionnistes, les premières œuvres de Fritz Lang. Grâce à Louise, je connais l’existence et l’histoire de la plupart d’entre eux – n’avais-je pas d’ailleurs collectionné pendant un temps des photographies d’actrices allemandes célèbres ou anonymes de ces années-là. Ces rencontres hasardeuses, ces coïncidences qui font remonter un passé pas si lointain m’enchangent.

Des bancs et des tables en bois, des transats dépliés malgré le soir tombant, trois enfants dans le bassin qui leur est réservé, Nikolas et deux verres à cocktail m’accueillent sur la plage aménagée. Je marche pieds nus dans le sable artificiel – *il vient de la Baltique*. La vue embrasse tout le lac, capte les derniers rayons sur le Milchhäuschen ; au centre, une fontaine et son jet d’eau spectaculaire, et les nageurs tracent une ligne droite et imaginaire.

Nikolas aime venir le soir, aussi bien l'été que l'hiver, il me raconte l'histoire du lac blanc – c'est sa traduction française –, ses origines glaciaires, sa grande profondeur ; il me suffira de plonger un peu pour voir les moraines souterraines qui façonnent ses contours. L'histoire de la plage ouverte en 1912 – encore les années dix. Les discussions cessent brusquement, nous échangeons nos clés d'appartement ; désolé, Nikolas doit *attraper* au plus vite un train, rejoindre l'aéroport. Sa valise est à ses pieds, je ne l'avais pas remarquée, il me dit son impatience du Sud de la France, des rivages varois, du *vrai soleil*. Nous nous embrassons, il court déjà.

Presque aussi rapidement je gagne les cabines de plage, extrais un maillot de mon sac, me dirige vers l'échelle, des traces de rouille, de peinture bleue écaillée et sans plus tarder me jette à l'eau. Sans lunettes ni masque, je ne vais pas au-delà des premières bouées auxquelles je m'accroche, et je regarde les nageurs glisser. Derrière moi, les lettres du strandbad forment des vagues blanches au-dessus des toits de l'établissement. La plage, le cinéma de plein air, l'ancienne laiterie demeurent inchangés depuis des décennies.

La fraîcheur rendra bientôt difficile toute envie de prélasser, des couples viennent pourtant,

restent à distance les uns des autres, le serveur m'offre un deuxième cocktail, un gin aromatisé, je regarde avec davantage d'attention le trésor trouvé. Les enveloppes en papier kraft qui accompagnaient les photographies éparpillées, et que j'avais d'abord ignorées, révèlent une nouvelle surprise. Sur chacune, un même nom, Inna Helm, une même adresse indiquant le quartier de Kreuzberg. À l'intérieur, deux bobines de film 8 mm, j'approche la pellicule de la lumière, à ma grande joie, elle est imprimée.

L'excitation accompagne les vingt-cinq minutes qui me séparent de l'appartement de Nikolas dans le quartier de Wedding au nord-ouest de Berlin, quartier à l'écart des modes, multiculturel, échappant, pour combien de temps encore, au *devenir-brooklynien* d'une partie de la ville.

Le métro aérien fonctionne en continu et trace une boucle d'une trentaine de kilomètres autour du centre – un jour de pluie je m'installerai à l'avant, et me laisserai porter sur la ceinture ferroviaire pendant deux heures et dans les deux sens. À travers les vitres et dans un travelling rapide, je redécouvre ce mélange aimé de demeures centennaires et d'immeubles en construction, l'anarchie des styles, les briques rouges des usines effondrées, les derniers miradors, les hauts murs noircis par la

suie et le gasoil derrière lesquels s'élancent les nouveaux gratte-ciels. Et les balançoires dans les jardins ouvriers en contrebas des voies, j'entends l'aboielement des chiens qui grimpent le talus, sautent les barrières de ronces et d'orties. Les enseignes lumineuses se reflètent dans les eaux de la Spree, tout renvoie au décor d'une ville en chantier permanent.

La nuit, Berlin éclaire peu ses rues, et Wedding n'ignore pas cette règle. La marche dans les parcs et les allées sombres où je ne rencontre personne prend la couleur d'un vieux film noir. Au cœur du quartier, des cafés, des terrasses où seuls les hommes paressent. Des petits restaurants proposent des spécialités turques, agneau mijoté, boulgour, riz au lait chez Mehmet à deux pas du numéro 7 de la Schererstraße, l'immeuble de Nikolas, où je pose enfin mon sac seize heures après mon départ de France.

Malgré le silence et le confort de l'appartement, la nuit sera presque blanche ; mes yeux à peine fermés, ma tête tourne, je repense aux photographies trouvées et l'impatience de visionner les deux petits films inconnus interdit un sommeil calme. Je multiplie les allers-retours entre la chambre et le salon ; aux murs des affiches de films français, de groupes anglais adulés dans les années quatre-vingt-dix, à la fin de l'adolescence, des plantes vertes dont je

dois prendre soin, des livres partout, deux canapés en cuir mou.

Je m'installe sur le balcon, à côté d'un cendrier sur pied, chromé et non vidé, je pousse les plants de lavande, m'étonne de la présence d'un olivier. En face, des silhouettes dans l'embrasure des fenêtres ouvertes et pour la plupart éclairées, les appartements d'un ancien hôtel devenu maison communautaire ou résidence d'artistes, je ne saurais dire. La végétation envahit les terrasses, les drapeaux arc-en-ciel ornent les façades, les jeunes gens sortent fumer, torse nu ou légèrement vêtus, ils s'enroulent dans de grands draps blancs froissés, la flamme du briquet arrache leur visage à la nuit, ils m'adressent, lorsqu'ils me voient, un signe de la main, titubent en se levant dans les projections des premiers rayons. Alors que je m'assoupis sur la chaise longue, je perçois l'écho d'une musique, froide, mélancolique, anglaise elle aussi.